

La langue liturgique dans les rites occidentaux

*Sean A. Finnegan*¹

Le thème dont il va être question dans le présent exposé n'est peut-être pas aussi profond que d'autres sujets traités dans le cadre de ce colloque, et pourtant il est susceptible de provoquer toutes sortes de réactions passionnées et contradictoires. Aussi, par la force des choses, devrai-je me contenter, au mieux, de présenter un tableau général qui mériterait ultérieurement de faire l'objet de recherches supplémentaires plus détaillées. C'est la raison pour laquelle j'ai regroupé les principales considérations présentées ci-après en trois parties :

- considérations historiques,
- réflexions théologiques et philosophiques
- implications pratiques et pastorales.

1. Considérations historiques

L'un des défauts de notre époque moderne est de penser que le présent est la somme et le couronnement de tout le passé. L'Eglise est bien placée pour savoir que ce n'est pas le cas. Ainsi que l'a dit un grand auteur anglais : « Nous ne sommes que des pygmées debout sur les épaules de géants ». L'histoire est la fenêtre qui éclaire ce qu'est la condition du présent, et elle nous apprend à voir les choses dans leur véritable nature. C'est ce que prouve en particulier l'insistance avec laquelle l'Eglise répète que la Tradition sacrée est un organe véritable et authentique de la Révélation divine elle-même. Dans cet esprit, alors que je préparais cet exposé, il m'a paru que la moindre des choses était de consulter, entre bien d'autres documents, les actes de la préparation et des sessions du concile de Trente. En lisant les minutes des sessions préparatoires, j'ai été très frappé de constater à quel point, dans leurs recherches et leurs discussions, les pères conciliaires s'appuyaient sur la Tradition et l'histoire, et de voir les méthodes exhaustives et systématiques qu'ils appliquaient. Pour chaque doctrine et chaque pratique, ils s'efforçaient manifestement de déterminer avec précision ce que l'Eglise avait toujours pratiqué, compris et cru dans sa tradition, et de considérer tout cela comme ayant un caractère normatif et législatif en relation avec ce qui était alors présenté – ou jugé être – la pratique de leur temps. Bien entendu, dans ses formulations doctrinales, tout concile œcuménique est préservé de l'erreur, mais ce dont on peut être absolument certain, c'est que ce qui a été adopté à Trente ne l'a pas été par accident. Semblablement, lorsque l'on procède à un examen de la foi ou de la pratique catholique, il est toujours bon, et je dirais même essentiel, d'établir quels sont les précédents que l'on peut relever dans notre histoire pour déterminer si ceux-ci éclairent le présent – et même ce que pourrait être l'avenir.

¹ Conférence prononcée au 3e Colloque CIEL à Versailles, octobre 1997. CHECK

Depuis la Renaissance et la redécouverte des savoirs anciens, ce qui incluait l'étude et, dans une certaine mesure, la revitalisation des langues anciennes que sont l'hébreu et le grec, les chrétiens ont toujours eu envie de redécouvrir ce que fut la piété initiale de l'Eglise chrétienne primitive. Ils se font couramment une sorte d'idée utopique, largement répandue aujourd'hui encore, de ce que l'on appelle la « simplicité évangélique ». Pour eux, tous les développements, les ajouts, les ornements et, osons-le dire, la beauté relèvent d'une époque ultérieure, plus décadente. C'est ainsi que Luther et ceux qui, à notre époque encore, souhaitent modifier le catholicisme ont été, en quelque sorte, mordus par le démon de la soustraction, de la simplification, du « retour à » une sorte d'âge d'or antérieur aux pièces rapportées qui, au Moyen-Age, ont obscurci la noble et rationnelle simplicité de notre culte. Il faut quand même se demander si les présomptions sur lesquelles s'appuie cette conviction sont fondées. En fait, d'après l'essentiel de ce que nous savons, il semblerait bien qu'elles ne le soient pas. Il apparaît que les plus anciens Pères, loin de présider des cultes avec pour tout bagage une guitare et une Bible, célébraient au contraire les sacrements dans une atmosphère de la plus profonde révérence et du plus grand mystère.

La toute première célébration de la messe, qui a commencé à la dernière Cène et a trouvé son accomplissement et sa signification dans le sacrifice de Notre-Seigneur Lui-même sur le Calvaire, ne fut presque certainement pas célébrée en langue vulgaire. Nous savons tous que la langue vernaculaire de cette époque était l'araméen, et il est presque certain que les prières et les psaumes étaient récités en hébreu, qui était une langue morte bien avant l'époque de Notre-Seigneur et qui, pour l'essentiel, n'était utilisé que dans la prière. Mais, à l'ère chrétienne, il semble que, très tôt, on ait utilisé une sorte de langue comprise par tous : c'est du moins ce que l'on peut déduire tant de la *Didachè* que des écrits de saint Hippolyte². L'utilisation d'une langue autre que l'hébreu s'inspirait, présume-t-on, de la pratique des juifs de la diaspora, qui employaient le grec même pour les textes sacrés ; en témoigne leur traduction — déjà ancienne à l'époque — de la Bible, appelée la Septante.

Il faut cependant ajouter qu'il n'est pas tout à fait exact de dire que le grec puis le latin aient été des « langues vernaculaires ». Il n'existait pas une langue latine vulgaire unique, mais de nombreuses variations, comme dans l'Italie moderne où, si la *lingua toscana in bocca romana* reste la langue officielle du pays, il n'en était pas moins vrai, jusqu'à récemment du moins, que chaque région possédait son propre dialecte. Comme l'italien moderne, le grec, puis le latin, eurent ce même caractère d'être non pas des langues vernaculaires utilisées dans tout l'empire, mais des *linguae francae*, c'est-à-dire des langues qui permettaient à un certain nombre de groupes linguistiques vernaculaires distincts de se comprendre, comme c'est le cas par exemple aujourd'hui du français et de l'anglais dans de nombreux pays. Le statut de langue culturelle qu'assumèrent successivement le grec puis le latin se maintint jusqu'à une époque très récente. Au début de ce

² A lire la *Didachè* et saint Hippolyte, on pourrait croire que le célébrant improvisait le canon de la messe. Si l'on considère ces textes comme normatifs, il faudrait faire remarquer que, bien qu'il ait finalement été canonisé comme martyr, Hippolyte entretenait des relations plutôt tumultueuses avec l'Eglise ; par ailleurs, j'ai personnellement entendu certains se demander si la *Didachè* était vraiment un texte catholique ou s'il ne provenait pas d'une secte hérétique.

siècle, il n'était pas inhabituel, pour des gens d'une certaine culture, même laïcs, de converser entre eux en latin alors que leurs langues maternelles respectives leur étaient mutuellement inintelligibles.

C'est ainsi que, une fois que les prières de la messe et de l'office eurent été codifiées et mises par écrit, peut-être à l'époque où l'Eglise devint Eglise d'Empire sous Constantin, ces prières eurent tendance à rester en circulation dans la langue de leur rédaction d'origine. Lorsque le pape saint Grégoire le Grand envoya saint Augustin évangéliser l'Angleterre, il lui fit emporter des livres liturgiques en latin ; s'il est vrai qu'il n'excluait pas d'éventuelles modifications au cas où saint Augustin les eût jugées utiles, il ne fut jamais question de changer la langue dans laquelle était célébré le culte public pour adopter une langue vraiment vernaculaire. Dans le même sens, lorsque Winfrith – ou Boniface – quitta Crediton, dans le Devon, pour aller évangéliser les païens de Germanie, ce fut des livres en latin qu'il emporta. En outre, tout au cours de cette période et jusqu'à l'époque du concile de Trente, on avait coutume d'affirmer que la messe ne pouvait être convenablement célébrée qu'en trois langues : l'hébreu, le grec et le latin, car c'étaient les trois langues du *titulum* sur la croix.

Autant que je le sache, cette situation n'a guère évolué, pour le rite latin, jusqu'à la Réforme. Sans doute y eut-il l'exception notable des rites orientaux. Lorsque les saints Cyrille et Méthode apportèrent l'Evangile aux Slaves, ils le firent en langue slave, et ils célébraient également la liturgie dans cette langue. En cela ils furent encouragés, à l'origine, par le pape Adrien II mais, en 879, son successeur, Jean VIII, les réprimanda parce qu'ils célébraient la messe ni en latin ni en grec *sed barbara, id est Sclavina lingua*³. Ils firent cependant appel et, l'année suivante, ce même pape revint sur son interdiction et encouragea en fait les missionnaires dans ce qu'ils faisaient, demandant simplement que l'épître et l'évangile fussent lus en latin – on peut penser qu'il s'agissait de la proclamation liturgique formelle, qu'accompagnait une traduction en slavon. On notera, dans ce contexte, que l'on considérait à cette époque non pas que les Ecritures exigeaient d'être proclamées en langue vulgaire mais plutôt que, pour préserver leur intégrité, il fallait conserver la langue sacrée. Cette attitude est contraire à la conception de l'époque moderne – adoptée par de nombreux liturgistes et aussi, pourrait-on dire, par les Pères du concile Vatican II lorsqu'ils prescrivirent pour la messe un plus large choix de textes de la Parole de Dieu⁴, et même par de nombreuses personnes qui restent attachées à la liturgie traditionnelle – conception selon laquelle la lecture des Ecritures, pendant la messe, a une fin didactique, et qu'elle doit donc être faite en langue vulgaire. En revanche, il semble que, dans l'ancien temps, l'idée était plutôt que, dans la lecture des Ecritures, nous avons une sorte d'épiphanie de Dieu, le Verbe, correspondant par analogie à la descente du Seigneur dans sa Chair et son Sang pendant la messe : le lieu de l'instruction des fidèles dans la foi n'était pas la liturgie mais ailleurs, dans la catéchèse. Cela nous rappelle une remarque faite par Pius Parsch dans l'introduction à son livre *Das Jahr des Heils (L'Année du salut)*: « Dans l'Evangile, c'est le Christ qui apparaît et qui nous parle. Ne considérons pas tant l'Evangile comme

³ P.L. CXXVI, col. 849-850.

⁴ *Sacrosanctum Concilium* 35 (1).

un enseignement, mais bien plutôt comme une épiphanie du Christ. »⁵. La liturgie était considérée comme quelque chose d'autre : un humble reflet de la liturgie céleste, qui permettait de voir, comme à travers un voile, la face de Dieu, et qui ne devait pas être utilisée pour des choses plus terre à terre.

Bref, en 885 le pape changea d'avis une fois encore et n'autorisa qu'une traduction et une présentation approximatives, en slavon, des Ecritures – probablement après leur lecture en latin et pendant le sermon. Nous savons d'ailleurs que cette méthode était pratiquée dans tout l'Orient, par exemple à Jérusalem, à l'époque de la visite qu'y fit Egérie, la célèbre nonne voyageuse du IV^e siècle – qui entendit les lectures d'abord en grec puis dans une traduction en syriaque –, et que c'est aujourd'hui encore la coutume des coptes – d'abord en copte, puis en arabe. C'est là évidemment une méthode que nous connaissons bien de nos jours bien que, dans le rite romain, la lecture des Ecritures en langue vulgaire ne fasse pas partie de la liturgie mais ne soit en général qu'une adjonction à une homélie. C'est peu après cette autorisation que se produisit le schisme dans lequel basculèrent les Slaves en même temps que la presque totalité de l'Orient.

L'interdiction du slavon fut réitérée par le pape Hildebrand, saint Grégoire VII (1073-1085), puis cette langue fut de nouveau autorisée, par Innocent IV (1243-1254), dans les régions où il avait plus ou moins survécu : la Croatie, l'Istrie, la Dalmatie, la Bosnie et la Slavonie. Encore faut-il préciser que cette liturgie n'était pas celle de saint Jean Chrysostome ni un quelconque autre rite oriental, mais la liturgie romaine en slavon. Elle continua à prospérer, sous le nom de *missa glagolitica*, jusqu'au XVII^e siècle : à cette époque, les livres se firent rares et il se produisit une certaine hybridation, appelée par dérision *schiavetto*. Par la suite, un peu comme se fit l'adaptation du missel romain en 1965, les parties de la messe chantées par le peuple ou les réponses qu'il donnait le furent en slavon, tout le reste étant repris du missel latin. Sous le règne du pape Léon XIII, la messe glagolitique connut un certain renouveau, qui s'est poursuivi sporadiquement depuis, la seule interruption ayant été provoquée par les réformes générales de ces trente-cinq dernières années. La forme sous laquelle elle est peut-être la plus connue à notre époque est celle que Leos Janacek a donné au commun de la messe glagolitique. Curieusement, les offices du rituel sont célébrés en croate moderne – qui est véritablement une langue vernaculaire – depuis le XVII^e siècle.

En Europe occidentale, le mouvement carolingien visait à rétablir une sorte d'Empire romain, et c'est pourquoi il encouragea la stabilité romaine dans toutes ses parties. Aussi ne sera-t-on pas surpris de constater que, en matière liturgique, le latin ait été maintenu et encouragé comme langue du culte officiel. Cela dit, la langue vulgaire ne fut pas complètement exclue : Jungmann raconte que, dans tout l'Empire carolingien, les fidèles étaient autorisés à chanter une sorte *Credo*

⁵ PIUS PARSCH, *Das Jahr des Heils*, Klosterneuburg 1932, p. 16, cité in : KLAUS GAMBER, *La réforme liturgique en question*, Le Barroux : Editions Sainte-Madeleine, 1992. Lors de la présentation de cet exposé au colloque, un participant fit remarquer qu'il fallait aussi tenir compte de la tradition primitive de la catéchèse effectuée dans le cadre de la liturgie, comme l'attestent les homélies de saint Augustin et de saint Cyrille de Jérusalem. On fera observer à ce propos que ce n'est qu'à l'époque moderne que l'on en est venu à considérer le sermon comme faisant partie de la liturgie elle-même.

dans leurs langues respectives⁶, et une forme de ce chant a survécu, jusqu'à une époque relativement récente, dans certaines régions de France, où il formait une sorte de contrepoint donné par l'assemblée au *Credo* récité en latin par le prêtre à l'autel.

Saint Thomas d'Aquin n'a pas grand chose à dire sur cette question de la liturgie en langue vulgaire. Il se contente de traiter d'erreurs de prononciation et autres actes ou accidents pouvant être causes d'invalidation⁷.

La langue vernaculaire fut dans une certaine mesure admise dans la liturgie, probablement à la fin du Moyen-Age, du moins dans la liturgie propre à l'évêché de Salisbury – Sarum Use – qui était, mutatis mutandis, célébrée dans la plus grande partie des îles Britanniques. Chaque dimanche ou aux grandes fêtes, on récitait une prière appelée *bidding of Bedes*, qui correspond très approximativement à notre prière universelle (ou, selon l'usage anglais, aux *bidding prayers*), demandant [*bidding*] aux fidèles de réciter des prières au bénéfice de différents bienfaiteurs de l'Eglise et de diverses autres personnes. Pour ce qui est du moment auquel ces prières étaient faites, les avis divergent : en réalité, cela variait peut-être d'une région à l'autre. Certains spécialistes les placent au même endroit qu'occupe de nos jours la prière universelle, c'est-à-dire après le *Credo*, en même temps que le sermon⁸. Je crois savoir que certaines liturgies célébrées sur le continent connaissaient quelque chose de semblable, appelé office du prône. Pourtant, la plupart des spécialistes pensent que ce *bidding of the Bedes*, selon la liturgie du diocèse de Salisbury, avait lieu dans le cadre d'un rite extra-liturgique à la fin de la procession solennelle qui précédait usuellement la grand-messe, cette procession s'arrêtant au jubé le temps de la lecture d'un verset, d'une collecte et, probablement, du *bidding of the Bedes*.

Avec son nouveau savoir, la Renaissance, qui avait toujours tendance à considérer que l'éducation était essentielle pour que la nature humaine pût réaliser pleinement son potentiel, pensait que tout le reste était obscurantisme et superstition. La réforme catholique d'avant la Réformation entreprit l'étude des Ecritures dans les langues originales afin de mieux les comprendre. On citera l'exemple de la remarquable *Biblia complutensis* du cardinal Ximenes de Cisneros, préparée entre 1502 et 1517, et la restauration littérale – telle qu'ils l'entendaient – de textes néotestamentaires et patristiques entreprise par Erasme, qui en publia une nouvelle version en latin en 1516, et Lefèvre d'Étaples, qui alla jusqu'à traduire le Nouveau Testament de latin en français contemporain entre 1516 et 1524. A partir de là, on n'est pas surpris de voir que, à commencer par Tyndale (en anglais, 1526), Luther (en allemand, 1534) et Olivétan (en français, 1535), tous les réformateurs ont réalisé ou publié des traductions de la Bible en langue vulgaire. Cependant, à mesure que se propageait la Réformation, les positions se durcirent rapidement et, en

⁶ Jungmann donne un exemple de chant du *Credo* en allemand, cité par Berthold de Regensbourg (Predigten, Pfeiffer éd., I. 498.) :

Ich gloube an den Vater,
Ich gloube an den Sun
miner frouwen sant Marien,
und an den Heiligen Geist. Kyrieleys.

⁷ ST III, q. 60, art. 7.

⁸ Dans la liturgie en usage dans le diocèse de Salisbury, le sermon est prêché après le *Credo*.

Angleterre, la contre-attaque opposée aux Ecritures en langue vulgaire fut menée par nul autre que saint Thomas More, qui était lui-même un ami d'Erasme et un humaniste catholique, et qui ne put s'empêcher de réagir à la publication du Nouveau Testament de Tyndale en Flandres en 1526⁹. D'innombrables copies avaient été importées, apportées par des commerçants avec leurs marchandises et, lorsqu'un stock important de ces traductions fut découvert caché dans des entrepôts appartenant à des marchands de la Hanse allemande, avec un certain nombre de tracts protestants en anglais, tout cela fut brûlé à Saint Paul's Cross, accompagné d'un sermon de saint John Fisher. Ces hommes, qui s'étaient faits les champions de la Renaissance et de la renaissance du savoir, avaient découvert que le savoir – ou plutôt une certaine forme du savoir – se retournait contre l'Eglise elle-même.

Il n'y avait pas loin de la traduction des Ecritures en langue vulgaire à la traduction de la liturgie. Le luthéranisme a conservé une liturgie en latin, du moins en partie, pendant plus de cent ans, mais toutes les autres variantes du protestantisme, qui donnaient tant d'importance à la lecture et à la prédication des Ecritures, adoptèrent des formes vernaculaires. On sait que le concile de Trente tint de graves discussions pour savoir si la liturgie pouvait fructueusement être célébrée en langue vulgaire. Apparemment, personne n'en était véritablement convaincu. Lors de la congrégation de théologiens du 31 juillet 1562, Francisco de Sanctio (un Espagnol) fit remarquer que, dans l'évangélisation de la France et de l'Allemagne, où l'on employait le latin pendant la messe, c'était comme jeter des perles aux cochons (!). En fin de compte, le concile conclut :

« S'il est vrai que la messe contient une grande instruction pour les fidèles, il n'est jamais apparu opportun aux Pères qu'elle fût partout célébrée en langue vulgaire. C'est pourquoi, étant préservés en chaque lieu l'usage ancien de chaque Eglise et le rite approuvé par la sainte Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises, et afin que les brebis du Christ ne souffrent pas de la faim, ni que les petits ne demandent du pain et qu'il n'y ait personne pour leur en distribuer, le saint Synode enjoint les pasteurs et tous ceux qui ont charge d'âmes d'exposer fréquemment pendant la célébration de la messe – soit eux-mêmes, soit en le confiant à d'autres – une partie de ce qui est lu à la messe et que, pour le reste, ils expliquent l'un ou l'autre mystère de ce très saint sacrifice, en particulier le jour du Seigneur et aux jours de fête »¹⁰.

⁹ A l'époque, Tyndale vivait sur le continent, en Suisse et en Allemagne ou aux alentours. Les autorités avaient découvert ce qu'il complotait et John Cochläus prévint William Warham, archevêque de Cantorbéry, qui fit tout son possible pour endiguer le fleuve de livres en les faisant acheter sur le continent, à la source. Pour éviter des poursuites, Tyndale se réfugia chez Philippe de Hesse, l'homme que Luther avait autorisé à vivre en bigamie.

¹⁰ Session 22, 17 septembre 1562. Voici comment la commission préparatoire du 6 août 1562 présente les choses au chap. VI : "Ita enim et hujus ineffabilis mysteriis majestas rectius conservatur, et populus excitatur vehementius ad præclare de hoc sacrificio cogitandum. Lingua etiam latina, qua missæ in occidentali ecclesia celebrantur, maxime congruit, si quidem ea pluribus nationibus communis est, neque videtur esse dubitandum, quin, si missæ vulgari cujusque gentisque idiomate peragerentur, divina mysteria minori reverentia colerentur. Esset etiam magnopere periculosum, ne varii in multis translationibus errores nascerentur, qui facerent, ut fidei nostræ mysteria, quæ simplicia sunt, viderentur esse diversa".

Suivait une prescription qui autorisait, les dimanches et jours de fête, la lecture de l'épître et de l'évangile en langue vulgaire. On verra que le décret qui fut finalement adopté atténuait dans une certaine mesure les conclusions de la commission préparatoire.

On notera avec intérêt que le concile demande que le commentaire – probablement en langue vulgaire – de la messe soit fait « fréquemment », et qu’il pouvait être présenté même par une personne non ordonnée. Cela présage bien des développements intéressants au XXe siècle.

Le concile promulgua aussi le canon suivant : « Si quelqu’un dit que la messe ne devrait être célébrée qu’en langue vulgaire, qu’il soit anathème. »¹¹. C’est un canon dont les échos, à notre époque, ne sont pas non plus sans intérêt.

Si l’on considère que, aujourd’hui encore, l’Eglise de Chine – tant dans ses formes clandestines que dans les communautés de l’Eglise dite « patriotique » – constitue un cas d’espèce en tant qu’elle continue à utiliser le latin dans sa liturgie, il est curieux de constater que, par le passé, la Chine fut considérée comme un cas particulier qui requérait l’emploi de la langue vernaculaire. Le premier exemple que nous en ayons est celui de Jean de Montcorvin, missionnaire franciscain en Tartarie, qui se contenta d’informer le pape qu’il célébrait la liturgie dans la langue locale. Il ne semble pas que cela ait inquiété outre mesure le Saint-Père qui, en 1307, le nomma archevêque de Pékin. Cependant un autre exemple, plus célèbre, fut celui de Matteo Ricci, jésuite qui fut missionnaire en Chine au XVIIe siècle et qui, en 1615, reçut du Vatican une large marge de manœuvre pour utiliser le chinois dans la liturgie de rite latin, et en même temps pour pratiquer ce que nous appellerions aujourd’hui des expériences d’inculturation. Pourtant, son œuvre ne dura pas car la controverse sur le culte des ancêtres la fit sombrer ; après sa mort, le latin redevint langue obligatoire.

En Autriche-Hongrie, le règne de Joseph II, fils malheureux de Marie-Thérèse, connut de nombreuses tentatives de réforme qui échouèrent, et notamment une tentative de célébrer en langue vulgaire une partie de la liturgie, du moins dans les possessions de l’empereur. En pratique, cela signifiait que la congrégation chantait des versions versifiées, en langue vulgaire, du commun de la messe, pendant que le prêtre célébrait en latin à l’autel. Cette tradition se maintint, et l’on continue à entendre, dans certaines églises paroissiales d’Allemagne et d’Autriche, la *Deutsche Messe* telle que la mirent en musique Schubert et Haydn, et qui a trouvé un regain de popularité dans le contexte de la liturgie moderne rénovée.

Il convient de mentionner à ce stade un mouvement non catholique qui est mal connu en dehors de l’Angleterre. La plupart des Européens savent que, doctrinalement parlant, l’Eglise d’Angleterre (*Church of England*) ne constitue pas un groupe homogène : parmi les anglicans, il y a des gens qui se donnent le nom d’anglicans et qui pourtant professent les doctrines de Calvin dans toute leur plénitude, et d’autres encore qui, tout en affirmant eux aussi être anglicans, professent toutes les doctrines catholiques, y compris celle de l’infaillibilité du pape et curieusement, au moins dans un cas – que je connais de source sûre – la conviction de la non-validité des ordres anglicans. Entre ces deux pôles, on trouvera aussi toutes les nuances possibles. Au XIXe siècle, le mouvement d’Oxford donna naissance à un certain nombre de variations « anglo-catholiques », dont le plus

¹¹ “Si quis dixerit, missam nonnisi in lingua vulgari celebrari debere : anathema sit” - texte préparatoire du canon 10 : *De Sacrificio missæ*, 6 août 1562. Le texte cité dans le corps du présent exposé est une traduction du canon proprement dit.

puissant fut peut-être le mouvement « papaliste » qui, à l'instar de tous les anglo-catholiques, considérait que l'Eglise d'Angleterre faisait authentiquement partie de l'Eglise catholique mais en avait malheureusement été séparée du corps principal par le malencontreux accident de la Réforme, tout en ajoutant que le meilleur moyen de rétablir l'unité avec l'Eglise catholique était d'en faire connaître aux Anglais toutes les doctrines et pratiques, telles qu'elles avaient continué à se développer depuis la Contre-Réforme. C'est ainsi que, à la fin du XIXe siècle, le *Missale romanum* de 1570 fut traduit dans le plus bel anglais et, quoique souvent farci d'extraits du *Book of common prayer*, a continué à être utilisé jusqu'aux récentes réformes de la liturgie ; les Eglises qui avaient précédemment coutume d'utiliser le missel anglais le remplacèrent tout simplement par le missel romain de 1970, dans ses traductions anglaises les plus courantes de l'ICEL et de l'ICET, avec le lectionnaire de la Bible de Jérusalem. Ce en quoi le missel anglais est important, c'est qu'il s'agit de la seule véritable traduction en langue vulgaire¹² du missel traditionnel, réalisée pour essayer d'inculquer la pratique et le dogme catholiques traditionnels, et que cela fut fait d'une manière exhaustive. Souvent, les anglicans « papalistes » acceptaient des nominations dans les secteurs les plus difficiles, des quartiers depuis longtemps abandonnés par le gros de l'Eglise anglicane, et plus particulièrement dans l'East End londonien, chez les plus pauvres des pauvres. Ils rassemblaient les gamins qui traînaient dans la rue, les revêtaient d'une aube et d'une cotta, et leur apprenaient à servir la messe et à répondre au psaume 42 – comme le faisait n'importe quel gamin du continent –, sauf qu'ils le faisaient en anglais en non en latin. L'effet obtenu fut remarquable : des quartiers entiers des régions les plus pauvres de l'Angleterre furent ramenés dans le giron de l'Eglise anglicane – d'une manière, certes, plutôt exceptionnelle, et selon leur conception de l'Eglise d'Angleterre. On en voit les fruits aujourd'hui encore. L'un de mes amis est recteur de l'une de ces églises, il utilise maintenant le missel romain moderne et, à presque tous les égards, tant dans ses aspects externes que dans ses caractères internes, il est presque impossible de distinguer cette église et cette congrégation des nôtres. Et j'ajouterai — fait notable dans les secteurs non protestants de l'Eglise d'Angleterre actuelle — que les fidèles sont nombreux. On peut certainement dire que, d'une façon ou d'une autre, le peuple a été sanctifié et nourri par une forme vernaculaire de la messe, même si, bien entendu, la grâce reçue n'a pas été directement sacramentelle, compte tenu de la non-validité (de la plupart) des ordres anglicans.

Le XXe a vu s'intensifier le mouvement en faveur de l'utilisation de la langue vulgaire, une conséquence peut-être du développement des méthodes de communication et, en tout cas, de l'industrie des loisirs. Il semble que, pour l'essentiel, cet enthousiasme pour la langue vulgaire ait été une variante — quoique largement minoritaire – du mouvement liturgique. Il était inévitable que les efforts déployés par ce dernier pour faire activement participer le peuple à l'action de la messe et autres sacrements finissent par donner plus d'importance aux formes de cette participation et mener à des « renaissances » et des « redécouvertes » de ce que l'on croyait – ou du moins affirmait – être la pratique d'époques antérieures, plus éclairées. On pourrait faire remarquer que cet appel à une époque ancienne entraîna parfois des excès impudents. En Angleterre et au Pays de Galles, lorsque l'on introduisit des ministres laïcs du Saint-Sacrement dans les années 1970, on affirma aux

¹² La missa glagolitica employait le slavons liturgique et non le croate vulgaire.

catholiques qu'on ne faisait que reprendre la pratique de l'Eglise primitive, et que cela relevait de la tradition authentique. Dans le contexte de la messe traditionnelle, l'introduction de la messe dialoguée fut souvent présentée comme une « redécouverte ». Autant que je le sache, avant notre siècle, il n'y a jamais eu de cas où toute la congrégation ait récité le psaume 42 en alternance avec le prêtre. Toute l'idée d'une messe simplement parlée est de création relativement récente. Quoiqu'il en soit, il n'y a pas loin entre demander aux fidèles de répondre au prêtre en bredouillant du latin et se demander pourquoi ils ne pourraient le faire dans leur langue maternelle. Et puisque l'on encourageait les laïcs à réciter le bréviaire en langue vulgaire, pourquoi un prêtre ne pourrait-il en faire autant lorsqu'il trouvait difficile la récitation des matines ou la lecture des hymnes et des collectes ?

Le mouvement se développa, et il y eut de nombreuses expériences, qui parfois étaient autorisées et parfois ne l'étaient pas. Prononcer les vœux du mariage en langue vulgaire est une pratique courante depuis au moins le Moyen-Age. Et puis, dans les années 1950, on autorisa la langue vulgaire pour le dialogue accompagnant le baptême. Lorsqu'on lui demanda d'utiliser la nouvelle version, Mgr Ronald Knox, célèbre érudit anglais qui ne manquait pas d'esprit, fit cette réponse aigre-douce : « Le bébé ne connaît pas l'anglais, mais le diable comprend le latin ». En France et, je crois, en Allemagne, des expériences furent faites en langue vulgaire qui portaient sur la messe elle-même. Je connais des gens qui, dès 1960, ont assisté, dans une paroisse française, à une messe dominicale dite en grande partie en français et célébrée face au peuple. En de nombreux lieux, les lectures de l'Ecriture et d'autres textes de la messe étaient faites en langue vulgaire, souvent par un laïc, pendant que le prêtre les lisait à voix basse en latin à l'autel. Il est certain que la situation avait atteint un point tel qu'il fallait trouver une solution.

Ceux qui ont le moindre doute sur la position du bon pape Jean à propos du latin n'ont qu'à lire la remarquable constitution apostolique *Veterum sapientia*, publiée le 22 novembre 1962, à la veille même du concile Vatican II et destinée, peut-on supposer, à canaliser les avocats des langues vulgaires qui avaient l'intention d'utiliser le concile pour faire progresser leur cause.

« Récemment, l'emploi du latin a été contesté dans certains milieux, et beaucoup demandent ce qu'en pense le siège apostolique. Aussi avons-nous décidé de publier les directives opportunes contenues dans le présent document, afin de veiller à ce que soit maintenu et, le cas échéant, rétabli l'emploi ancien et ininterrompu du latin. »¹³

C'est ce qui s'appelle parler clair et net. Pourtant, il apparut avec le temps que cette entreprise était mal conçue ; à long terme, son effet fut négligeable et ce fut peut-être, pour le latin, le chant du cygne. Ce document ne contenait aucune prescription en matière liturgique et concernait l'étude obligatoire du latin. Je ne sais pas très bien comment ce texte fut appliqué sur le continent mais, dans mon séminaire, pendant environ une année, les cours furent donnés en latin pendant la première moitié puis répétés immédiatement en langue vulgaire. Le résultat, ce fut que l'on pensa : « La loi est absurde mais c'est la loi ». Les étudiants dont les connaissances en latin étaient insuffisantes pour suivre des raisonnements théologiques ou philosophiques compliqués

¹³ *Veterum Sapientia*, § 13.

s'ennuyaient et étaient perdus pendant la première moitié du cours et, au bout du compte, ils n'avaient appris que la moitié de ce qu'ils apprenaient précédemment lorsque les cours étaient entièrement en langue vulgaire. Le latin apparaissait alors, manifestement, comme un obstacle à la connaissance et comme un anachronisme – ce qui était l'effet exactement inverse de celui recherché par le pape Jean. D'où le soulagement général lorsque, peu après, le latin fut presque entièrement inusité.

Nous ne connaissons tous que trop l'histoire du latin et des langues vulgaires au cours de ces trente-cinq dernières années, aussi n'ai-je pas l'intention de la reprendre ici. Je vais plutôt passer à des considérations d'ordre interne.

2. Considérations philosophiques et théologiques

Ainsi que nous le savons tous, même le saint sacrifice de la messe n'est pas une fin en soi ; il n'est qu'un moyen pour une fin ou, plus précisément, pour des fins, celles-ci étant la gloire de Dieu et le salut de l'homme, ainsi que nous l'a rappelé le pape Pie XII dans son encyclique *Mediator Dei*. Il en résulte que, pour juger de la façon dont nous célébrons la messe, il nous faut voir dans quelle mesure sont atteintes les fins auxquelles elle tend. Il est certain que, *ex opere operato*, la messe valablement célébrée néanmoins dans quelque langue que ce soit, atteint parfaitement ses fins ; reste la question des effets *ex opere operantis*.

Je dirais que, pour la plupart d'entre nous, la raison pour laquelle nous sommes attachés au rite traditionnel ne relève pas, en premier lieu et plus que tout, de considérations théoriques mais est le fruit de l'expérience. En d'autres termes, la célébration de la messe dans ses formes traditionnelles provoquait en nous une émotion spirituelle, et nous ressentons que cette forme est plus utile que d'autres pour nous aider à atteindre l'objectif de notre salut éternel. Bien entendu, l'étude que nous faisons de la messe nous mènera à la même conclusion pour des motifs intellectuels, mais on peut dire que, pour la plupart d'entre nous en tout cas, ce sont là des motifs a posteriori. Je sais par expérience que, lorsque je célèbre en latin ou que j'assiste à une messe célébrée en latin, ma ferveur, la conscience que j'ai du divin, le sentiment de plénitude spirituelle que j'éprouve sont bien plus forts que lorsque j'assiste à une messe – ou que je dois la célébrer – en langue vulgaire. A cette observation je voudrais en ajouter une autre : pour ces mêmes raisons, il est important que la messe soit célébrée dans la direction de l'Orient liturgique, en portant les vêtements appropriés, qui n'ont aucun rapport avec des vêtements de ville, et dans une atmosphère de recueillement et de piété. Le mot qui résume plus ou moins cette attitude ou cette expérience est celui de « transcendance » . Une liturgie qui ne comporte pas ces éléments, c'est-à-dire qui adopte une attitude immanentiste, n'atteindra pas les mêmes fins qu'une messe qui adopte une attitude transcendante. Les avocats des formes immanentistes de culte considèrent celles-ci comme désirables en elles-mêmes. Lorsque l'on dialogue avec de tels théologiens et liturgistes, ceux-ci soulignent que les fidèles sont plus actifs physiquement, que cela renforce leur sentiment d'appartenir à une communauté dans laquelle Notre-Seigneur est indubitablement présent, et que

l'on n'a plus à faire à des catholiques passifs, des « poids morts » qui assistaient à la messe sans participer en aucune manière à l'action liturgique.

Ces gens-là oublient, bien sûr, que l'objet même de la messe est de viser au-delà d'elle-même. Ils sont tellement occupés à admirer le signe qu'ils ne voient pas ce que le signe indique. Et c'est ainsi qu'il perd sa signification et se vide de tout son sens. Un signe qui n'indique rien est absurde. Il devient une fin en soi – c'est du théâtre. Dans les formes traditionnelles de la messe, ainsi que nous l'avons vu précédemment, il y a plusieurs éléments dont chacun contribue à cette vue transcendante, « trans-horizon ». C'est le cas en particulier de l'utilisation d'une langue non vulgaire. Le sens de la transcendance peut bien sûr survivre sans cet élément, mais pour autant que la plupart des autres éléments aient été conservés, comme c'est le cas dans le missel anglais anglican – mise à part, bien sûr, la question de son efficacité *ex opere operato*. Moins elle comporte d'éléments transcendants, plus la messe se rapproche du siècle et du monde, et moins elle pourra atteindre les fins pour lesquelles elle fut instituée, du moins *ex opere operantis*. Elle pourra distraire les fidèles, elle ne les fascinera pas ; elle pourra leur donner un sens communautaire, mais il est moins probable qu'elle les sanctifiera. Et elle ne les encouragera pas à voir les choses qui sont d'en-haut, ainsi que nous le demande l'Apôtre.

Dans ce sens je dirais que, s'il est sans doute infiniment préférable d'utiliser une langue non vulgaire, cela n'est pas absolument essentiel.

Je voudrais maintenant approfondir un peu cette relation entre langue et transcendance. Récemment, cette année en fait, un livre remarquable a été publié en Angleterre, qui a pour titre : *After language - The liturgical consummation of philosophy* et a été écrit par une jeune diplômée de l'université de Cambridge appelée Catherine Pickstock.¹⁴ Son champ d'étude est la philosophie du langage et sa relation avec la théologie, en particulier la liturgie. Dans cet ouvrage très particulier, qui fera sans doute école, elle étudie les conceptions du langage que nous avons à l'heure actuelle, en particulier en relation avec l'œuvre du philosophe postmoderne Derrida, et elle constate que toute l'approche contemporaine à l'égard du langage est fondamentalement vide. Remontant à Platon, elle étudie une notion plus authentique du langage, en particulier pour autant qu'il a trait à la relation entre le Créateur et sa création. Elle constate que l'une des expressions les plus raffinées du dialogue correct et véritablement signifiant entre Dieu et l'homme est celle que l'on trouve dans le rite romain traditionnel. Aussi serez-vous peut-être surpris d'apprendre que Catherine Pickstock n'est pas catholique mais anglicane, à vrai dire anglo-catholique. A son avis, le langage est devenu, avec les siècles, de plus en plus manipulateur. Sans doute la manipulation peut-elle avoir de bons et de mauvais effets, de même que l'endoctrinement peut avoir de bons et de mauvais effets : nous « manipulons » les enfants pour leur apprendre à ne pas courir dans la rue ou ne pas être égoïstes ; nous les manipulons pour leur apprendre à dire leurs prières et à aimer Dieu et leur prochain. Et, évidemment, la manipulation peut avoir des effets pervers. Le langage est presque toujours utilisé, d'une manière ou d'une autre, pour changer la personne à laquelle nous parlons : l'informer peut-être, ou la contester ; nous appuyons sur un bouton et nous attendons de ce geste la communication

¹⁴ Catherine Pickstock, *After language - The liturgical consummation of philosophy* Oxford: Blackwell, 1998.

d'une réponse. La langue liturgique est une forme très particulière de langage. Pour commencer, elle est non manipulatrice. Considérez ces grandes collectes du rite romain qui disent à la fois tout et rien. Pourquoi demandons-nous quelque chose à Dieu ? Parce qu'il est notre Père, qui de toute façon sait mieux que nous ce dont nous avons besoin. En fin de compte, nous sommes comme ces oisillons au nid qui ouvrent grand leur bec, attendant d'être nourris par leur mère. La liturgie est simplement une façon de s'exprimer de la créature qui attend que son Créateur et Rédempteur plein d'amour vienne la sauver : même les demandes spécifiques que la liturgie adresse à Dieu sont symboliques du besoin que, de façon générale, nous avons de lui ; c'est une prise de conscience de notre relation de dépendance complète à Dieu, fondement absolu de notre existence. La liturgie est le moyen le plus grand et le plus puissant pour ce faire, parce qu'elle n'a pas cette caractéristique manipulatrice inhérente au langage moderne. Elle s'adresse simplement à Dieu en tant que Dieu, parce que c'est ce qu'Il est : Celui Qui Est. Inutile d'essayer de Le manipuler par notre babil ; nos paroles ont certes leur place, mais la liturgie est le cri d'amour inarticulé de l'Eglise pour son Epoux, l'expression de son attente ardente de la consommation de son amour au banquet des noces célestes, si parfaitement préfigurée dans la réception de la communion. Dans l'Esprit saint, nous crions : « Père » ; qu'y a-t-il d'autre à dire ?

C'est l'objet même de ce que Catherine Pickstock appelle la voix « apostrophique » . Il s'agit d'un langage qui a un mode et un objet différents de ceux du langage courant. Il est absolument non manipulateur mais essentiellement transcendant. Même lorsque l'on utilise une langue familière, la voix apostrophique est précisément – et c'est ce qui est important – non vernaculaire. Un langage qui ne cesse de parler à Dieu de Lui-même pour ensuite lui demander telle ou telle chose est un langage manipulateur et, au bout du compte, il ne permet pas que s'établisse durablement, entre le Créateur et la créature, une relation fondée ou authentique. Le dieu que l'on harangue est un dieu que l'on peut manipuler. Ce n'est pas là notre Dieu, le seul Dieu, et Lui a rendu possible ce mode transcendant dans lequel nous pouvons, en quelque sorte, entr'apercevoir la frange de son manteau.

L'autre exemple le plus proche de cette voix apostrophique est peut-être le rosaire. Comme nous le savons tous, lorsque l'on a récité le rosaire pendant un certain temps, la signification littérale des prières devient de moins en moins importante, et même la méditation discursive des mystères passe à l'arrière-plan. Nous ne sommes plus alors que des créatures qui, tenant la main de Marie, contemplent leur Créateur. Le rosaire est en quelque sorte la liturgie par excellence des laïcs. Peut-être ceux qui récitent le rosaire pendant la messe ressentent-ils à quel point cette forme de participation est appropriée – mais c'est là quelque chose que n'approuveraient pas les membres du mouvement liturgique convaincus de la nécessité d'une participation plus active.

3. Considérations pratiques

Nous avons établi que, si l'utilisation de la langue vulgaire peut s'appuyer sur un certain nombre de précédents historiques, ceux-ci ne sont guère nombreux et que, par ailleurs, dans une perspective épistémologique, il est préférable de s'adresser à Dieu dans une langue non vulgaire ; cela dit, tôt ou tard, on ne peut éviter d'aborder la question simplement pratique de l'application

concrète de toutes ces considérations. Il est certes intéressant de bâtir des théories sur ces questions, mais les aspects pratiques apparaissent maintenant fort délicats. Le peuple, le peuple catholique, a tout simplement perdu l'habitude du latin, voire d'une liturgie un tant soit peu transcendante. Pour beaucoup de catholiques d'aujourd'hui, et en particulier chez les jeunes, l'emploi du latin ne relève plus de la nostalgie mais de l'innovation. Il s'agit d'introduire un élément qu'ils n'auraient jamais associé au culte. Pourquoi le latin, plutôt que le norvégien ou l'inuit ?

En second lieu, il est indubitable que, pour ceux qui y assistent pour la première fois, les rites en langue vulgaire sont beaucoup plus accessibles que ceux en latin. Lorsqu'ils peuvent au moins comprendre les mots utilisés, les païens qui assistent à un baptême, à un mariage ou à un enterrement ne sont pas complètement déconcertés par ce qui se passe. Il y a un certain rapport entre leur vie – essentiellement la télévision – et les efforts que fait le prêtre pour communiquer avec eux. Un prêtre qui manifestement passe l'essentiel de son temps à parler à Dieu dans un langage mystérieux et qui ne s'affaire pas de distraire ses ouailles ne va certainement pas faire une grosse impression sur ceux qui ne comprennent déjà même pas ce qu'il fait.

Il me semble qu'ici la différence est la même que celle qui existe entre le « prêt-à-manger » (*fast-food*) et un repas vraiment nourrissant. Le prêt-à-manger peut bien, à court terme, présenter un certain attrait mais, au bout du compte, il va à l'encontre de ce qu'est censée faire une véritable nourriture, à savoir nourrir. L'enfant qui ne mange que des glaces finira par mourir de malnutrition, quoique, paradoxalement, l'estomac plein. En Angleterre, et probablement dans d'autres régions du monde aussi, on voit de nombreuses communautés protestantes naître du jour au lendemain, qui attirent des centaines de jeunes avec un message au goût du jour, de la musique tonitruante et des prédicateurs au débit rapide mais, au bout de cinq ans, elles n'existent plus, incapables de porter ceux qui se sont précipités en masse vers elles. Pour reprendre l'expression utilisée par Notre-Seigneur, ce sont des semences qui sont tombées sur un sol pierreux. Dans la liturgie, le peuple chrétien doit apprendre ce qu'il doit savoir pour l'éternité : les fidèles ont besoin de se découvrir créatures en relation au Dieu qui les a créées. Il faut que les semences soient semées dans une bonne terre, où elles produiront beaucoup de fruits.

Je pense que la liturgie catholique, indubitablement, peut atteindre son objectif en utilisant la langue vulgaire, pour autant que soient maintenus assez solidement les autres éléments – tels que l'« orientation » dans le cas de la messe, et le langage « sacré » au lieu d'un bavardage mondain. Dans certains cas, il peut même être souhaitable d'utiliser la langue vulgaire, comme l'on dit les Pères du concile Vatican II. Je citerai par exemple le sacrement de l'onction des malades : le fait est que le malade ou le mourant, et tous ceux qui assistent à la cérémonie, s'intéressent plus directement à l'action et aux prières qui constituent le sacrement et qu'ils sont particulièrement touchés par l'affliction qui règne à ce moment particulier, sans parler des conditions pratiques dans lesquelles ce sacrement est généralement administré ce qui peut rendre difficile l'utilisation des textes complets avec des traductions pour tous les participants. Mais, dans le cas de sacrements qui sont plus visiblement d'ordre ecclésial, de cérémonies où l'Eglise se manifeste clairement en tant que telle, et en particulier lorsque la communion ecclésiale elle-même est essentielle – ce qui est le cas de la

messe ou de l'ordination, et peut-être aussi du baptême –, pour toutes les raisons que nous avons indiquées dans le cours de cet exposé, l'utilisation d'une langue liturgique commune non vulgaire apparaît très fortement souhaitable.

Troisièmement, le fait que, au cours de ce siècle, le latin a vraiment cessé de jouer un rôle prépondérant dans notre culture pose certainement un problème. Il y a cent ans, il n'était pas inhabituel - du moins en Angleterre – que l'on apprît à des séminaristes à parler latin, et pas simplement à en savoir suffisamment pour qu'ils soient capables de le lire. De nos jours, malgré les prescriptions de l'Eglise en la matière, il est rare que le latin soit une matière enseignée dans les séminaires occidentaux. Quand bien même on mettrait sur pied un programme visant à réintroduire le latin, il faudrait parallèlement s'occuper d'éduquer un clergé très réticent ! Mais c'est soit cela, soit simplement accepter que la réintroduction d'une liturgie en latin ne pourra être réalisée au cours de la génération actuelle, et commencer à faire des plans à long terme pour qu'elle puisse être rétablie à la prochaine génération.

Quatrièmement, il faut remarquer que, dans toute l'histoire de l'Eglise, les expériences de liturgie en langue vulgaire sont presque toujours allées de pair avec l'hétérodoxie en matière doctrinale. L'emploi de la langue sacrée a été, dans un sens très réel, une sorte de bastion – ou du moins de compagnon – de l'orthodoxie. Il nous faut bien voir que, de nos jours, l'Eglise est confrontée à des problèmes autrement plus graves que celui de la langue dans laquelle sont célébrés les sacrements : bien souvent, ce sont les sacrements eux-mêmes qui sont attaqués. A mon avis, si l'on avait maintenu l'usage de la langue liturgique, les dégâts n'auraient pas été aussi graves mais, par ailleurs, il ne suffira pas de rétablir le latin pour restaurer tout le reste.

Conclusion

Assurément l'histoire de l'Eglise a connu un certain nombre de retournements en matière liturgique. Le bréviaire de Quignonez qui, curieusement, fut largement utilisé par le réformateur anglais Cranmer dans son *Book of common prayer*, fut remplacé peu après son introduction. Et, après l'élagage sévère du calendrier pratiqué après le concile de Trente, on vit bientôt reflourir les fêtes d'antan. Il n'est absolument pas impossible que, compte tenu du nombre croissant de personnes qui pensent que notre religion est en grand péril, certains efforts soient faits par les autorités de l'Eglise afin de rétablir le latin comme véritable langue de l'Eglise. Pourtant, pour toutes les raisons que j'ai mentionnées, et bien que je pense qu'il faille rétablir le latin alors que l'on a déjà perdu tant de choses, je ne crois pas que le temps du latin soit déjà venu. Je pense honnêtement que cette restauration sera extrêmement difficile à réaliser. Lorsque fut célébrée la première messe en anglais dans ma paroisse natale – c'était bien sûr encore, pour l'essentiel, celle de saint Pie V –, mon père fit remarquer qu'il avait eu l'impression de n'avoir pas assisté à la messe ; il avait été trop choqué et avait eu le sentiment de n'être pas chez lui. Mais, à l'époque, on avait encore fortement le sens de l'obéissance et du respect dus à l'Eglise, et la plupart des gens finirent par digérer le changement. Effectué trop brutalement, le rétablissement du latin comme langue liturgique risquerait de produire le même effet, mais il ne serait pas alors soutenu par le sens de l'obéissance due... et risquerait de se

terminer dans l'anarchie – ce qui ne déplairait pas à certains. Si l'on envisage, d'une manière ou d'une autre, de réformer ou de restaurer les rites actuels, je pense que, plutôt qu'une messe entièrement en latin, le peuple accepterait plus facilement d'autres éléments tels que la célébration vers l'Orient, la communion reçue à genoux, et jusqu'à la messe traditionnelle elle-même. Lorsqu'auront été remis en place ces autres éléments, alors on pourra couronner le tout par le rétablissement de la langue sacrée. Et, si Dieu le veut, peut-être ne nous faudra-t-il pas l'attendre trop longtemps.